

POSTFACE DE FRANK PIEROBON

D'abord une petite glose sur ce titre, énigmatique et par conséquent attrayant : le bouc émissaire, dont ce titre de bœuf émissaire est le décalque évident, est tout d'abord immangeable et ensuite, dans le rite du Lévitique, sort sain et sauf du processus qui le charge de toutes les « iniquités » du bon peuple avant qu'il s'en aille se perdre dans le désert d'Azraël et qu'il s'en décharge en quelque manière. Deux gestes en un, par conséquent : le chargement de « tout ce qui ne va pas » sur un animal qui n'en peut rien, et ce mystérieux désert où la bête pénètre volontiers, comme si elle revenait à la maison. C'est que la sauvagerie mâle et intempestive du bouc en fait une bête à peu près incontrôlable, une bête bestiale, pour tout dire, qui résiste à la domestication ; c'est qu'il ressemble en cela à l'antique sauvagerie du désert inhospitalier, avec cette nuance de maléfique et démoniaque que dit le nom Azraël et dont on ne sait pas s'il désigne un lieu ou s'il nomme un esprit forcément méchant puisqu'il est sauvage. Et nommer, c'est appeler...

Petite cuisine poétique et linguistique que je déconstruis rapidos rassurez-vous – je sais bien que nous sommes tous des gens pressés à qui la lenteur des cuissons doctes pèse un peu. Oui doncques, je

vais touiller plus vite... Le désert d'Azraël, c'est notre monde à nous, aujourd'hui. Il n'est pas même sauvage, c'est-à-dire vital, incontrôlable et intempestif, dans le trop et le trop peu, comme la masculinité toxique du bouc. Sa sauvagerie à lui est en fait l'aspect que nous donnons à ce qui aujourd'hui n'est plus qu'un monde-machine, n'obéissant qu'à son propre daimôn, son propre « esprit ». La machine, c'est un *ça* plus fort que tout ! Entretemps, le bœuf, c'est un vestige archaïque, dans la mesure où la machine n'est ni vivante, ni morte, et que le bœuf, c'est du vivant – et donc *ça* meurt – et c'est de la chair – et donc *ça* nourrit. *Ça* nous nourrit et pour accepter cela, il faut déglutir rapidement et penser à autre chose : parce qu'il nous faut tuer et que cette idée nous terrifie. Telle est la terreur, que nous ne voulons jamais regarder en face et voir pour ce qu'elle est. L'homme qui se veut bon, ne peut se représenter en train de tuer le bœuf, à moins qu'un dieu l'y contraigne – c'est sa bonne excuse ! – et s'il se découvre déserté de toute caution divine, c'est qu'il est le mal et que l'animal est devenu le bien en soi.

Mais le bœuf n'est jamais autre chose qu'une promesse de taureau tuée dans l'œuf : on l'a castré très tôt. On l'a castré pour que sa viande soit mangeable, car nous avons le palais délicat. Le bœuf est donc, à la fois, ce que nous sommes – entre lobotomisation docile et sexualité sublimée en un troisième âge qui aurait commencé très tôt – et ce que nous refusons d'être, obscurément. Le choix semble s'être rétréci à une alternative du diable entre l'horreur et le vide, ou plutôt entre, d'une part, ce que la vie a de plus sanglant et de plus sauvage, de fascinant et de terrifiant et pour laquelle nous n'avons plus de nom, et d'autre part la machine, tranquille, propre, « technique », mais qui ne répond jamais à aucune de nos questions : la Sphinge est désormais une machine. Elle n'en tue pas moins. Mais elle ne peut tuer que ce qui est vivant. Il ne reste que nous, en fait. Nous les simples mortels.

Le bœuf, c'est une histoire de vie et de mort, de sa vie et de notre vie puisque nous nous alimentons de sa chair et de sa mort, à laquelle nous refusons de penser pour qu'il nous soit possible de manger de la viande. Ce problème-là est aussi vieux que l'humanité elle-même, qui, parmi les animaux, est la première espèce à se poser des questions. Car nous

sommes omnivores et donc un peu carnivores. Question de santé, on est fait comme ça, et nos chiens et chats aussi... Mais ce problème-là que les antiques sacrifices, d'ampleur industrielle mais de pratique disons artisanale, supposait les constructions symboliques d'une divinité plus magique que religieuse, qu'il fallait tchatcher... Mais aujourd'hui, va-t-en tchatcher la machine !

L'importance, à mes yeux, du livre de Taty Lauwers, est de mettre le doigt sur la couture invisible – ou rendue invisible par l'industrie – entre le bœuf à l'ancienne et le bœuf soumis à une industrialisation extrême. À l'ancienne, parce que nous restons viscéralement des êtres humains à l'ancienne, c'est-à-dire tchatteurs, tricheurs, mégotant, jouant double-jeu, faussement rusés, et, comme si c'était là un progrès, devenus avec le temps des virtuoses du déni. Il n'y a pas de place pour nous, les êtres humains, dans l'industrialisation extrême.

C'est là notre angoisse, un angoisse généralisée qui n'est aucunement absente de ce bœuf émissaire. Une « alternative du diable » surgit désormais, dès lors que nous devons assumer ce que nous percevons comme un meurtre mais sans la protection symbolique du rite et de la divinité. Jadis, un dieu exigeait qu'on lui sacrifiât du vivant – un dieu, vraiment ? Donc on n'y était pour rien : il en assumait toute la responsabilité, selon la construction complexe du sacrifice. Mais nous n'assumons pas cette alternative-là : sacrifier du vivant pour s'en nourrir et donc tuer pour vivre. La solution par défaut consiste aujourd'hui un déni puissamment construit, qui dissocie radicalement le monde prétendument naturel, dont le spectacle télévisuel reconduit terroirs et traditions, et le monde invisiblement mais réellement artificialisé de l'élevage et de l'abattage, dont la pensée nous fait, à bon droit, horreur. Au-delà du spectacle fantasmatique et peut-être parfois réel, qui donne à voir le bœuf brouter encore et toujours son herbe sous un soleil riant, il y a encore ça et là de l'élevage indépendant, qui résiste, malgré que les cautions symboliques du divin aient tout bonnement disparu.

Taty Lauwers assume crânement le bœuf à l'ancienne. Je lui donne raison. Toute une civilisation devrait se réformer autour de ces usages d'un ancien temps et dont l'ancienneté ne devrait pas constituer l'article

d'une excommunication intégriste, ambiance cancel culture. Ce qu'il y a d'ancien sous cet horizon-là, c'est la proximité, le contact, la toute petite échelle (celle qui est dite « humaine »), l'artisanat, le souci, l'organisation de la vie selon le cycle des saisons, la temporalité de notre corps qui retrouverait là, par mimétisme, quelque chose du rythme des saisons. Bref la multitude insubsumable des identités plurielles qui vivent ensemble et forment une communauté sur base de leurs différences plutôt que la masse des atomes identiques entre eux, comme les maillons d'une chaîne ou les rouages que Charlot boulonne à tout-va dans les Temps modernes. Crânement, ai-je dit, parce qu'elle laisse intact le cœur de ce qui angoisse, à savoir la mort du bœuf, qui est la condition de notre vivant, jusqu'à un certain point, lui-même, raisonnable, raisonné, repensé... C'est qu'il s'agit de porter cette angoisse-là, consubstantielle au dur métier d'être humain, au lieu de tenter de le faire disparaître, soit par le déni massivisé de l'industrie – bouffez, bouffez... – soit par le geste symétrique du « plus jamais, je ne mangerai de viande ! ».

La vie du bœuf et la nôtre communiquent par un réseau d'une infinie complexité qui s'étend bien au-delà du steak et de son « consommateur ». Ce qu'il devient annonce ce que nous deviendrons. Notre déni de la mort fait notre mort, d'abord spirituelle, ensuite existentielle et enfin toute bête : physique. Azraël, monde désert et radicalement sauvage, inhospitalier aux humains bariolés que nous sommes encore pour quelque temps, c'est aujourd'hui le monde-machine de l'industrialisation à tout crin, dont le sang est de l'argent virtualisé à l'extrême, et qui depuis les Lumières, produit sa propre électricité et s'anime de sa propre spiritualité, ni-vivante, ni-morte, que la vogue des zombies et des morts-vivants restitue sur nos écrans géants qui fait de nous autant de fourmis. « *Toi aussi, tu peux devenir un zombie et faire peur, au lieu d'avoir peur !* » L'angoisse, d'être à ce point niée, fait boule et nous revient dans la poire.

Nous faisons encore et toujours tout « à l'ancienne » et j'y insiste, au-delà de la question de notre alimentation. « À l'ancienne », c'est ce geste qui cherche un émissaire, et qui le trouve toujours parce que

toujours il l'aura inventé, un bouc émissaire, un coupable-tout-trouvé, un « *c'est la faute à...* ». Rien de plus ancien, de plus traditionnel même que cette expression d'une haine archaïque dont le fonctionnement est celui de l'orage et de la foudre. Avec les angoisses alimentaires du monde contemporain, un coupable, c'est ce qu'il nous faut, c'est-à-dire quelque chose de mangeable et immangeable à la fois – comme un bouc en fait, dont la viande schlingue de manière impossible, même cuite à point – dont on dira : « *c'est lui, c'est lui, à mort l'affreux* »... L'immortel mort-vivant – tel que l'humain veut se voir sur les miroirs géants du monde-machine – désigne alors d'un doigt pharmacologique ce qui est vivant et donc mortel. Il peut mourir, lui, le bœuf, et donc qu'il meure : c'est sa faute. Place à la bouffe imprimée en trois D. Coup double : ce n'est pas le bœuf émissaire qu'on a tué, c'est la mort elle-même. Et la vie aussi, malheureusement.

Être vraiment vivant, c'est se savoir vraiment mortel, et c'est donc accepter de n'en rien savoir. S'il est quelque chose qui échappe à tout savoir, surtout scientifique, économique, politique, c'est bien la mort. Le trou, le trou noir mais qu'on a recouvert d'un drap sur lequel est peint un trou. C'est ainsi qu'on voit la mort à foison dans ce monde de fictions télévisuelles dont tout un chacun s'abreuve inconsidérément dans nos grandes villes. Nous nous la consommons en quantités industrielles comme autant de simulacres, la structure sacrificielle ayant muté en intrigue policière.

Nous cherchons le coupable à la suite du policier, lequel trouve toujours, juste après la dernière pause publicitaire. De l'émissaire en veux-tu en voilà ! Là, avec la bouffe, pas d'enquête, on ne cherche plus : le problème, c'est le bœuf vivant. Sûrement. C'est lui qui a fait le coup ! Pas nous en tout cas ! Qu'on le tue donc et avec lui tous nos soucis ! En fait, l'industrie n'a pas besoin du bœuf dont la vie serait comme la nôtre, quelque chose d'unique, d'exceptionnel et pourtant fugace, dérisoire. L'industrie tue sans effroi : c'est un moment technique, comme un autre, rien de plus. L'industrie peut donc finir par tuer la mort elle-même et tout bientôt nous imprimer de la viandoche indéterminée, livrée

en rubans, en plaques, en petits pavés... Nous ne mangerions que du mort-vivant, comme si cela nous épargnait de mourir un jour, nous qui refusons de vivre.

Et justement ce qui fait écrire Taty Lauwers, cette maniaque exigence de vivre pour de vrai et de se battre contre l'une ou l'autre pathologies, naturelles ou artificielles. Son tour de force aura été, je m'en souviens encore, de se sortir jadis d'une impasse de santé, dont le secret jusqu'à là invisible était une alimentation postmoderne, qu'on engloutit en zombie, en lisant ses mails, pour le dire d'une image. Elle l'a compris, elle a cherché, étudié and the rest is history ! C'est la posture fondamentale de Taty, et sur vingt-cinq ans, elle n'en a jamais bougé, tout compte fait : accepter la vie avec tout ce qu'elle a, y compris ce à quoi on ne veut pas penser. Elle arrête le bœuf d'un geste, le « bœuf, ami du laboureur » (Hésiode) et elle le dés-émissarise. S'il passait de l'autre côté, là où il lui fallait se perdre dans un désert-machine, c'est nous, en fait, qui nous y verrions expédiés. Parce que le bœuf, c'est nous aussi...

Frank Pierobon, août 2021